

Un monde décati

Les Géants de Bouli Lanners, Belgique–France–Luxembourg, 2011, 84 min

Luc Laporte-Rainville

Volume 30, numéro 3, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2012). Compte rendu de [Un monde décati / *Les Géants de Bouli Lanners, Belgique–France–Luxembourg, 2011, 84 min*]. *Ciné-Bulles*, 30(3), 57–57.



Les Géants

de Bouli Lanners

Un monde décati

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Dans la lignée de son précédent film, **Eldorado** (2008), Bouli Lanners poursuit, avec **Les Géants**, une radiographie d'âmes en perte qui revisite habilement les codes du *road-movie*. Grands espaces, contemplation et musique folk constituent les motifs centraux d'un essai affichant sans complexe sa dette envers ces récits méditatifs. La Belgique aurait-elle finalement trouvé son Wim Wenders?

L'histoire est simple : deux adolescents, Zak et Seth, sont délaissés par leur mère. Squattant la maison de leur grand-père décédé, ils errent sans le sou et rencontrent Danny, un garçon qui a maille à partir avec un frère violent. C'est le début d'une grande aventure qui les conduira vers une maturité précoce.

On convient qu'une telle prémisse n'a rien de bien original. L'histoire du cinéma fourmille de films où la jeunesse perd son innocence lors de voyages initiatiques. Le long métrage de Lanners arrive pourtant à susciter l'intérêt, ne serait-ce que par son savant mélange d'authenticité et d'étrangeté. Car si le jeu des trois jeunes comédiens principaux distille un naturel désarmant, celui des interprètes adultes flirte avec un

certain cabotinage qui conduit le film dans un ailleurs excessif. Comme en témoigne le travail de Karim Leklou qui, dans le rôle du frère de Danny, offre une démonstration caricaturale de ce que doit être un aliéné violent : démarche nonchalante, yeux exorbités, etc.

Certains y verront sans doute une faute de goût. D'autres déduiront que ces deux registres d'interprétation créent une dichotomie pertinente séparant et opposant le monde de l'enfance (la pureté, l'authenticité) et celui des adultes (le théâtre grotesque du mal, du mensonge et de la désillusion). On optera pour cette seconde hypothèse, dans la mesure où ces derniers sont presque tous — à l'exception d'une femme charitable — des mythomanes cherchant à tromper et à tirer profit de la naïveté des jeunes héros. Ainsi, parce qu'ils ont un besoin pressant d'argent, les trois adolescents rencontrent un *dealer* qui leur propose de louer la maison qu'ils squattent. Le revendeur de marijuana flaire la bonne affaire et décide du coup d'exploiter les enfants en leur offrant un montant dérisoire pour la location. Exploitation d'innocents dans le besoin. Des innocents qui font à la dure l'apprentissage de la vie...

La force de caractère de cette jeunesse force néanmoins l'admiration. Elle ne bronche

pas, continue de se battre pour survivre dans un monde appelé à la ruine. Un univers décati qui passe par le filtre d'une photographie élégiaque où dominent le gris et le vert. Cette combativité devant les épreuves est sans doute à l'origine d'une certaine interprétation critique en France : les géants du titre, ce sont eux. Cette interprétation pourrait toutefois s'avérer erronée, car les géants seraient plutôt les adultes amoraux qui émaillent le récit. Des êtres sans scrupules qui fonctionnent selon un système social hiérarchique. Du darwinisme où les plus faibles (ici, les adolescents) sont laissés à eux-mêmes.

Il ne s'agit pas de dire que **Les Géants** est un simple pamphlet social — loin de là ! Le discours implicite du film est la plupart du temps supplanté par la poésie singulière du cinéaste. On pense à cette fabuleuse scène de la voiture cachée au beau milieu d'un champ. Zak, cellulaire à la main, converse avec sa mère qui n'est pas prête de revenir. Seth, choqué par cette nouvelle, met plein gaz, enfonçant davantage le véhicule dans les blés. C'est alors qu'un plan en plongée montre les difficultés des garçons à se frayer un chemin dans l'espace cultivé. Une métaphore visuelle qui évoque les embûches vécues par les adolescents laissés à eux-mêmes. Lanners offre ainsi une réflexion poétique qui séduira de nombreux spectateurs. Pour qui aime son cinéma sans compromis, c'est une pure jubilation... ▀



Belgique—France—Luxembourg / 2011 / 84 min

RÉAL. Bouli Lanners **SCÉN.** Bouli Lanners et Élise Ancion **IMAGE** Jean-Paul De Zaeytijd **SON** Marc Bastien **MONT.** Ewin Ryckaert **PROD.** Jacques-Henri et Olivier Bronckart **INT.** Zacharie Chasseriaud, Martin Nissen, Paul Bartel, Didier Toupi, Karim Leklou **DIST.** FunFilm